

LIRE LA BIBLE 500 ANS APRES LUTHER

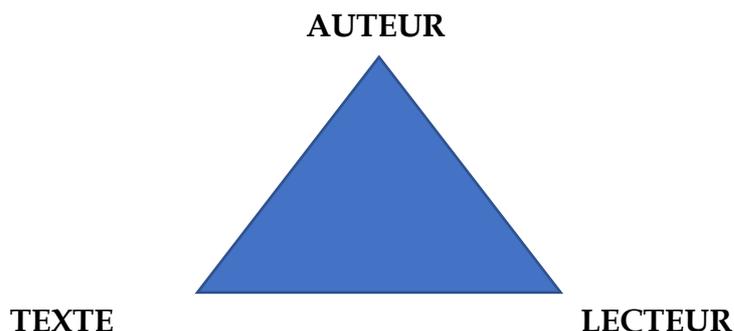
Jean-Claude Verrecchia

Luther a arraché la Bible des mains des clercs pour l'offrir au peuple. Gutenberg lui a bien facilité la tâche. Des bibliothèques prestigieuses aux livres enluminés, la Bible est entrée petit à petit dans les foyers. Elle a changé non seulement de look, mais aussi de langue, car avec Luther la Bible « parle » comme tout le monde (en Allemand). Ces changements pratiques considérables ont aussi entraîné un changement de statut. Car mettre la Bible entre les mains de tous n'est pas sans risques. Après une période d'euphorie exégétique, pendant laquelle Luther a pensé que tout le monde pouvait lire et interpréter les saintes écritures, il comprend vite après les débordements de violence des paysans révoltés qui se réclamaient de la Bible, qu'il faut accompagner les lecteurs, tâche essentielle où les pasteurs joueront un rôle déterminant.

Le courant humaniste contribuera aussi à ce changement de statut. Le retour aux sources anciennes, globalement l'intérêt renouvelé pour la littérature grecque et latine, touche aussi la Bible. On ne la considère plus comme un texte sacré, à part, qu'il faut prendre et lire avec des pincettes. La Bible devient un document comme les autres, auquel on applique les mêmes méthodes d'analyse que pour les textes non religieux. Simultanément, dans les universités européennes, les philosophes, qui à l'époque sont aussi souvent théologiens, insistent de plus en plus sur les règles d'interprétation. Comment doit-on interpréter ? Qu'est-ce qu'interpréter ? Naît petit à petit cette nouvelle branche du savoir qu'on appelle herméneutique (du verbe grec qui signifie interpréter).

Plutôt que de se perdre dans les méandres certes passionnants mais souvent fort complexes de l'herméneutique, la prétention des lignes qui suivent est de présenter à partir d'un texte de la Bible trois principales options d'interprétation qui peuvent être mises en œuvre aujourd'hui.

Visuellement, l'herméneutique peut se représenter sous la forme d'un triangle. Au coin des trois angles, trois mots : auteur, texte, lecteur.



Pour l'instant, la place des trois mots importe peu. On pourrait mettre le texte au sommet du triangle, ou le lecteur.

Trois mots. Trois options de lecture et d'interprétation. Soit on opte pour une interprétation **centrée sur l'auteur**. Soit pour une interprétation **centrée sur le texte**. Soit pour une interprétation **centrée sur le lecteur**. Dans le premier cas, il s'agira de chercher le sens que l'auteur a voulu donner à son texte. Dans le deuxième, il s'agira de considérer le texte tout seul, comme un objet totalement indépendant de toute contingence historique, sociale, économique ou théologique. Dans le dernier cas, le lecteur sera en charge du texte.

Appliquons maintenant ces différentes approches au texte biblique que voici :

Ils viennent à Jéricho. Et comme il sortait de Jéricho, avec ses disciples et une foule importante, un mendiant aveugle, Bartimée, fils de Timée, était assis au bord du chemin. Il entendit que c'était Jésus le Nazaréen et se mit à crier : Fils de David, Jésus, aie compassion de moi ! Beaucoup le rabrouaient pour le faire taire ; mais il criait d'autant plus : Fils de David, aie compassion de moi ! Jésus s'arrêta et dit : Appelez-le. Ils appelèrent l'aveugle en lui disant : Courage ! Lève-toi, il t'appelle ! Il jeta son vêtement, se leva d'un bond et vint vers Jésus. Jésus lui demanda : Que veux-tu que je fasse pour toi ? — *Rabbouni*, lui dit l'aveugle, que je retrouve la vue ! Jésus lui dit : Va, ta foi t'a sauvé. Aussitôt il retrouva la vue et se mit à le suivre sur le chemin.

Herméneutique centrée sur le texte

Voici un texte à l'état brut, sans titre ni sous-titre, sans chapitre, sans verset, sans notes explicatives. On ne sait pas d'où il vient, qui l'a écrit, quand, pour qui. Le lecteur est donc seul, face à son texte. Et c'est le texte qui commande. Prière de ne pas apporter au texte ce que je sais déjà, ou pire, ce que je crois savoir. Je dois mettre au vestiaire mes interprétations précédentes, ma théologie, mes traditions, mes présupposés et *a priori*. Le texte, tout le texte, mais rien que le texte.

Un texte avec des personnages (en dresser la liste) :

- Ils
- Ses disciples
- Une foule importante
- Bartimée, mendiant aveugle, fils de Timée
- Jésus
- Beaucoup

Un texte avec des verbes (en dresser la liste) :

- Venir
- sortir
- être assis
- entendre
- se mettre à crier
- rabrouer pour faire taire
- crier d'autant plus
- s'arrêter
- dire (4 fois)
- appeler (3 fois)
- se lever (2 fois)
- jeter
- venir
- demander
- faire
- aller (va)
- sauver
- retrouver
- suivre

Plusieurs de ces verbes appartiennent à une même famille (du moins dans ce texte). qu'on appelle le champ sémantique. Ici ce champ sémantique peut être qualifié de sonore : entendre ; crier ; crier d'autant plus ; rabrouer (empêcher de faire du bruit) appeler ; dire ; demander. Voilà assurément un texte où le thème du bruit est significatif.

Un texte avec des changements/évolutions (en dresser la liste)

- être assis au bord du chemin → suivre sur le chemin
- Jésus le Nazaréen → Fils de David-Jésus → Fils de David → Rabbouni
- Des opposants (ceux qui initialement rabrouent et repoussent) auxquels on demande d'appeler le mendiant

Vers une interprétation

Ce texte rapporte l'histoire d'un marginal : au bord du chemin, sans le sous (aveugle et mendiant), probablement rejeté des siens et de la société. Il est en dehors la ville, désocialisé.

Cet aveugle ne perçoit le monde qu'au travers des sons. Il entend que c'est Jésus qui passe. Autrement dit, le cortège de Jésus (une grande foule et les disciples) laisse une empreinte sonore claire et nette. Ce ne peut être que Jésus qui arrive.

Les accompagnants n'aiment pas que cet aveugle modifie par ses vociférations cette belle empreinte sonore. Ils veulent l'empêcher de faire du bruit. Mais sans succès car il braille davantage encore.

Jésus entend le vacarme. Il demande à ceux qui ne veulent pas de ce brailleur d'aller l'appeler (il aurait pu le faire lui-même). Il transforme les opposants en adjuvants (ceux qui vont devoir l'aider).

A mesure que le texte se déploie, Bartimée change sa nomenclature, c'est-à-dire sa manière d'appréhender Jésus. De Jésus le Nazaréen (simplement celui qui vient de Nazareth), Jésus devient le Fils de David, c'est-à-dire le Messie. Puis, finalement, Rabbouni, « son maître à lui ».

La rencontre avec Jésus produit un changement radical. L'aveugle voit. Il n'est plus assis au bord du chemin, à la marge de la Vie. Il n'est plus statique, englué dans son problème, mais il bondit, il marche, il est prêt à suivre Jésus, sur le chemin. L'a-social marginalisé est devenu un disciple du maître.

Questions

- Les mendiants aveugles d'aujourd'hui passant devant une église adventiste peuvent-ils entendre clairement et distinctement l'empreinte sonore de Jésus ?
- L'adventisme remet-il les mendiants-aveugles-marginaux au centre de la route ou produit-il d'autres marginaux ?
- Laisse-t-on le temps aux Bartimée de progresser dans leur appréhension de Jésus ?

Herméneutique centrée sur l'auteur

Même texte, mais tout autre approche.

D'un coup de baguette magique, grâce à nos Bibles et à leurs aides de lecture, nous voici dans l'évangile de Marc (10:46-52).

Nous sommes généralement habitués à donner de l'importance à l'auteur d'un texte car nous pensons que notre responsabilité d'interprète consiste à retrouver le sens donné par celui qui l'a écrit. Nous venons aux textes avec une batterie de questions préalables : qui a écrit ? Quand ? Pour qui ? Comment ? Ces questions ne sont pas oiseuses. Mais force nous est de constater qu'il n'est que très rarement possible d'y apporter des réponses satisfaisantes. Nombre de textes de la Bible restent anonymes (même d'ailleurs quand ils sont signés). Les dater est souvent conjectural. On peut et on doit essayer de déterminer le contexte littéraire, social, économique et religieux auxquels l'auteur appartient. Mais cette démarche est longue et souvent fastidieuse. Elle est en plus chronophage en dépit des aides à la lecture offertes aujourd'hui par les bonnes éditions d'étude des Bibles qu'on ne saurait que trop recommander (*Bible de Jérusalem*, TOB, NBS, *La Bible expliquée*, *ZeBible*).

Si on veut retrouver le sens de l'auteur, il faut aussi et surtout placer le texte dans son contexte. Qu'est-ce qui est dit par le même auteur avant et après le texte ? Eventuellement, qu'est-ce qui est dit par le même auteur dans une autre de ses œuvres ? Pour les évangiles, comment le même épisode est-il rapporté dans les différents évangiles ? Pour le texte qui nous occupe, y aurait-il chez Marc d'autres récits de guérison d'aveugle, qui pourraient nous aider à comprendre ce que Marc a voulu dire dans ce récit ?

L'autre histoire d'aveugle dans l'évangile de Marc

L'évangile de Marc présente effectivement une autre histoire d'aveugle. La comparaison des deux récits s'impose. C'est souvent dans les différences entre les textes que la vérité se révèle (principe fondamental d'interprétation biblique : la vérité vient de la différence).

Le chapitre 8 de Marc (22-26) raconte donc, lui aussi, l'histoire d'un aveugle. Un aveugle est un aveugle. On n'est pas plus ou moins aveugle. Les récits devraient donc se ressembler. Pourtant bien des détails les séparent. La guérison de Bartimée est à peine décrite : en grec, un seul verbe adjoint d'un adverbe. « Aussitôt il retrouva la vue » (v. 52). Elle est instantanée. Celle de l'aveugle de Bethsaïda est bien plus laborieuse. Jésus conduit d'abord l'aveugle hors du village, comme s'il voulait ne pas donner de retentissement à ce qui va se passer. Il commande d'ailleurs au miraculé de ne pas retourner dans ce village (v. 26). La parole de Jésus, « va, ta foi t'a sauvé », va suffire à ouvrir les yeux de Bartimée. La salive de Jésus est nécessaire pour l'aveugle de Bethsaïda. Et l'effet n'est même pas immédiat. Le retour à la vue est lent. L'homme voit des gens, comme des arbres qui marchent. Mais la vue est loin d'être nette. Jésus devra encore poser les mains sur les yeux de l'aveugle. Il sera certes guéri, comme l'indique le verbe qui signifie restaurer, rétablir. Guéri, mais guéri seulement, si l'on peut dire. Mais pour Bartimée, il s'agit bien plus que d'une guérison. Il est *sauvé*, ce qui est bien plus qu'une restauration physique. Y aurait-il quelque chose de plus dans l'histoire de Bartimée que le récit d'un aveugle qui retrouve la vue ? Sans aucun doute.

Contexte historique et littéraire

Dans la littérature classique grecque, la cécité était souvent considérée comme un attribut positif. Les Grecs étaient à la fois fascinés et révoltés par la cécité. Le grand Homère était aveugle, tout comme le prophète Tirésias. On rapporte que Démocrite décida de perdre la vue pour libérer son esprit de toute distraction. Et que dire d'Oedipe qui fit lui aussi le choix de la cécité quand il découvrit la vérité sur ses ancêtres ? Souvent, les prophètes grecs – ainsi Phinée le roi de Thrace – sont aveugles et jouissent auprès du peuple d'une grande notoriété. La même ambivalence se retrouve dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament. Ainsi, les chefs indignes d'Israël sont-ils décrits comme des "guetteurs aveugles" par Esaïe (56:10); ainsi Jésus qualifie-t-il les pharisiens « d'aveugles qui guident des aveugles » (Matt 15:12-14). Quand Marc rapporte donc deux guérisons d'aveugle, il est fort probable qu'il

s'inscrit dans un registre de pensée où la cécité est plus que la cécité.

Un clin d'œil !

Quand on regarde le texte de près, la question posée par Jésus à Bartimée « que veux-tu que je fasse pour toi ? » (v. 51) se trouve déjà quelques versets auparavant, sous une forme à peine différente, mais cette fois dans la bouche de Jacques et Jean. « Maître, nous voudrions que tu fasses pour nous ce que nous allons te demander » (Mc 10:35). La réponse de Jésus signifie clairement que leur requête est inconsiderée. Non pas seulement parce qu'ils recherchent une place privilégiée mais surtout parce qu'ils ignorent totalement que le chemin vers le royaume passe par la croix, la redoutable coupe à boire. Leur outrecuidance est double : non seulement ils se mettent en position de force en osant dicter à Jésus ce qu'il devrait faire pour eux ; mais encore, ils estiment avoir les moyens d'assumer la position qu'ils requièrent. Ce "nous le pouvons" est bien imprudent dans la bouche des deux disciples qui, dans quelques heures, ne seront que de piètres fuyards.

Bartimée, lui, joue sur un tout autre registre. Siéger à droite ou à gauche n'est pas son lot. Il est assis par terre, au bord de son chemin de poussière. Il ne requiert rien d'autre que la pitié de Jésus. Jacques et Jean n'ont pour l'heure rien compris de la mission de ce Fils de l'homme qui est de servir et de donner sa vie. Bartimée au contraire, sans que Jésus lui ait demandé quoi que ce soit, décide de le suivre sur son chemin.

Vers une interprétation

Si l'on suit l'évangile de Marc, sans doute le premier évangile à avoir pris une forme écrite, Bartimée est parmi les premiers humains à identifier clairement Jésus comme le Messie. Serait-il un prophète ? Doté d'une perception exceptionnelle, il "voit" qui est Jésus. L'Ancien Testament connaît au moins deux prophètes aveugles, encore que leur cécité soit liée à leur grand âge : Eli, le prêtre de Silo, qui annonce à Anne qu'elle va avoir un fils (1 Samuel 1); Ahiya, le prophète, chargé d'annoncer un malheur sur la maison de Jéroboam (1 Rois 14). A la différence d'Eli, Bartimée n'est pas aveugle à cause de son âge, ou parce qu'il aurait décidé de s'auto-mutuler. Parce qu'il est aveugle, il entend avant toutes choses. Et parce qu'il entend, il sait - il voit - que c'est Jésus de Nazareth. Savoir (sa/voir) puis voir. Deux verbes à la sonorité très proche. Bartimée crie son savoir, et parce qu'il atteste, lui tout seul qui est Jésus, contre la foule et les disciples qui veulent à tout prix le faire taire, alors son cri de témoin lucide ne peut qu'ouvrir ses yeux, non pas par un acte de Jésus, mais par sa foi seule : «va, ta foi t'a sauvé ».

Question

L'Eglise adventiste a prétention prophétique. Comment peut-elle s'inspirer de cet épisode pour reconsidérer sa mission ?

Herméneutique centrée sur le lecteur

Dans ce type d'approche, le sens n'est plus à rechercher chez l'auteur. L'auteur est mort en tant que tel car l'œuvre qu'il a produite lui échappe dès l'instant qu'il l'a terminée. Il n'en a plus le contrôle. Mais il le savait déjà. Il a donc prévu sa mise en retrait. « Le texte est [donc] un tissu d'espaces blancs, d'interstices à remplir, et celui qui l'a émis prévoyait qu'ils seraient remplis et les a laissés en blanc... »¹ Dès le début du processus de rédaction, il y a donc une place essentielle accordée au lecteur. L'interprétation du texte ne se fait plus en recherchant ce que l'auteur a voulu dire, mais elle se fait en comblant les blancs. Autant dire qu'on aboutit ici à une multiplication d'interprétations possibles pour un même texte.

Voilà pour le moins de quoi étonner, voire effarer le lecteur traditionnel de la Bible. On se calme ! Avant de partir en résistance, il convient d'interroger le passé. Aurait-on trace d'une telle option qui donne priorité aux lecteurs dans l'interprétation des textes de la Bible ?

Oui, sans aucun doute, et dans le Judaïsme.

Le Judaïsme tient en très haute estime la Torah, transmise directement à Moïse par le Seigneur lui-même. Mais la Torah est complétée par le Talmud, qui a valeur de norme interprétative pour tout juif depuis les temps ancestraux jusqu'à aujourd'hui. Car si la Torah donne accès à ce que Dieu a dit, elle ne dit pas ce qu'il faut en comprendre. C'est ici qu'intervient le Talmud (et la Mishna) en charge de donner l'interprétation de la Torah. Dès qu'on ouvre l'un des multiples volumes de cette somme monumentale, on est surpris par l'accumulation des interprétations. Un rabbi(n) donne son interprétation. Suivi d'un autre rabbi(n). Processus qui se développe semble-t-il sans restriction aucune. Comment est-ce possible ? Depuis l'origine, le Judaïsme a compris qu'il était impossible d'enfermer la parole infinie de Dieu dans les formulations humaines. Pour atteindre Dieu, aucune grammaire humaine ne peut suffire. Ellen White ne dira pas autre chose :

« La Bible ne nous a pas été donnée en un langage surhumain. Pour atteindre l'homme, Jésus a revêtu l'humanité. La Bible a dû être donnée en un langage humain. Or tout ce qui est humain est imparfait...

Ce n'est pas Dieu qui a été l'écrivain. On dira souvent que telle expression ne sied pas à Dieu. Mais Dieu ne s'est pas exposé à notre jugement dans la Bible par des mots, de la logique ou de la rhétorique... Pour parler aux hommes le Seigneur se sert d'un langage imparfait pour que les sens dégénérés, les perceptions émoussées d'êtres terrestres puissent le comprendre. »²

¹ U. Eco, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur*, Paris : Grasset, 1979, p. 27.

² *Messages choisis*, vol. 1, chapitre 1 – L'inspiration des prophètes écrivains.

Le Judaïsme a donc opté pour l'accumulation des interprétations. Il n'y a pas un seul sens à l'écriture, mais soixante-dix sens possibles !

Une cuve d'airain représente la Torah, qui est elle-même reliée au vin, selon ce qui est dit : "Buvez du vin que j'ai mélangé" (Mishlei 9 :5). Maintenant, comme il est habituel de boire du vin dans une coupe (calice) – comme vous pouvez le lire dans le texte, « ils boivent du vin dans des calices » (Amos 6 :6) – du coup, il a apporté un calice. Pourquoi « de soixante-dix shekels, selon le shekel du sanctuaire » ? Puisque la valeur numérique du mot *yayin* (vin) est soixante-dix, il y a donc soixante-dix sens à la Torah.³

Ainsi, dans le Judaïsme, toutes les traditions (interprétations) sont valides, même les traditions minoritaires. On ne peut et ne doit en supprimer aucune. Les interprétations doivent s'exprimer sous forme de dialogue, sans jamais craindre le caractère anachronique de ces dialogues. L'argumentation se fait en deux langues, l'hébreu et l'araméen, de manière délibérément obtuse. Le lecteur est appelé à nager dans l'océan du Talmud.

Ce processus « invite le lecteur, en fait exige du lecteur qu'il entre en conversation avec le texte. L'étudiant/lecteur pénètre dans le processus d'argumentation, considère les vues opposées, pèse les forces et les faiblesses relatives d'une interprétation différente, et avec les rédacteurs eux-mêmes, il en vient à apprécier la valeur du processus : je prends, ou je laisse, dans un échange continu de questions et réponses.⁴

Un exemple très simple tiré du Talmud permet d'expliquer ce processus o combien surprenant :

« Il est écrit : 'pain', mais il est aussi écrit : 'huile'. Et il est aussi écrit : 'miel'. R. José b. Hanina dit : pain pour les jeunes ; huile pour les personnes âgées ; miel pour les enfants. » (Yoma 75b)

La manne, dont il est ici question n'a pas un seul goût. Tout dépend de celui qui l'ingurgite. Autrement dit, c'est le goûteur/lecteur qui détermine quel est le goût de la manne divine.

Au moment où le Talmud et la Mishna prennent leur forme écrite, Grégoire le Grand (540-604), pape de son métier, pointe vers la même direction, en frontispice de son œuvre d'interprétation de l'Écriture : « *Scriptura cum legentibus crescit* » (« L'Écriture grandit avec celui qui la lit »).

³ Bémidbar Rabba 13 :15.

⁴ David M. Gordis, « Religious Conviction in a Diverse World : A Jewish Perspective on Fundamentalism and Relativism », in *Between Relativism and Fundamentalism*, éd. par Peter L. Berger. Grand Rapids. Eerdmans. 2010, p. 119-120.

En d'autres termes, comme une partition de musique posée sur le piano, la Bible est muette. Elle ne devient un texte qu'à la condition que quelqu'un l'ouvre, la place sur le pupitre, et commence à la lire/jouer. On a trop donné à la Bible une puissance mystérieuse, comme un livre magique qui produirait un effet même pour ceux qui ne la lisent pas. Funeste erreur. La Bible a besoin de nous, comme nous avons besoin d'elle. Défi fantastique. C'est vous et moi, lecteurs, qui sont en charge de lui donner sens. Troisième angle de notre fameux triangle herméneutique, qui ouvre à un mode de lecture et d'interprétation centré sur le lecteur.

Un seul lecteur ? Certes non. En dispersant les babyloniens, en multipliant les langues, et consécutivement les cultures, Dieu se doutait fort bien qu'au bout du compte, il s'était engagé dans un processus irréversible de diversification. Il ne faut pas réfléchir trop longtemps pour s'en convaincre : on lit pas la Bible de la même manière à Dunkerque qu'en Martinique, en Californie qu'à Londres ; à Lyon qu'au Cameroun. Mais peut-être plus encore que les différences ethniques et culturelles, les contextes et situations différentes des lecteurs font aussi la différence. Pour prendre un exemple personnel, je suis plus musicien que poète. J'ai du coup un intérêt limité pour le livre des Psaumes. Le psaume 23 qui me parle d'un berger ne me touche que de loin, d'autant que je suis plutôt un rat des villes qu'un rat des champs. Mais je pense à mon collègue Serbe, ancien président de l'Union des Eglises adventistes dans cette région des Balkans, au moment de la terrible guerre civile qui a secoué ces pays pendant plusieurs années. En bon serviteur du Seigneur, il avait à cœur de visiter ses frères et sœurs dans la foi, en butte à la guerre et aux massacres, ses collègues pasteurs confrontés à des situations dramatiques. Bravant les conditions de circulation pour le moins difficiles, il lui arriva plusieurs fois d'être pris sous le feu des factions ennemies, d'être arrêté par tel ou tel groupe, d'être mis en joue et menacé d'exécution. Quand je l'entends prêcher sur le psaume 23, je confesse immédiatement que je suis bouleversé par sa lecture : « Même si je marche dans la vallée de la mort, je ne crains aucun mal car tu es avec moi... » Il a marché, et pas qu'une fois ! C'est évidemment bien autre chose que la lecture balbutiante du Tison ou de l'Explo qui doit décrocher sa qualification professionnelle en récitant par cœur ledit psaume !

Comment pourrait-on appliquer ce type de lecture à notre texte de référence ? L'histoire de Bartimée renvoie à plusieurs lecteurs possibles, entre autres : le marginal, et le membre d'Eglise résistant.

Le lecteur marginal se retrouvera très facilement en Bartimée. Il n'a pas de quoi vivre décemment. Il est du nombre des handicapés, de ceux qui demandent la pièce (« s'il vous plaît Monsieur, juste pour rester propre... »), près de nos arrêts de bus ou dans les couloirs de nos gares et stations de métro. Ce marginal, ce pauvre, ce sans-dents ne se sent pas à l'aise. A-t-il un autre choix que d'être mal dans sa peau ? S'il en vient à découvrir l'évangile — si seulement nous pouvions émettre l'empreinte sonore qui lui permette d'identifier le Christ — alors, ce texte est pour lui porteur d'espérance. Il se dira : oui j'ai le droit de brailler. Oui j'ai le droit de faire encore plus

de bruit, même si les autorités ecclésiastiques veulent me clouer le bec. Oui Jésus le fils de David est disposé à m'appeler. Oui, pour ce faire, il va confondre mes ennemis. Oui, il va faire pour moi bien plus que je ne pouvais espérer : il va me sauver, et pas seulement me guérir de ma cécité. Oui, il va devenir, si je le veux, mon prof à moi, mon prof personnel. Oui, quel qu'ait été mon passé, moi le marginal, le handicapé assis dans la crasse du bord de ce chemin, il m'accepte au nombre de ses disciples.

Et si maintenant on laissait l'interprétation aux râlards, **frère et sœur Contre**, d'une très nombreuse famille, aujourd'hui disséminée dans bien des communautés ? Ces grognards de la première heure trouveront dans cette histoire quelques éléments de réflexion. Ainsi, ils ne forment pas un groupe à part, mais ils font partie de la bande initiale, du cortège qui accompagne Jésus à Jéricho. Ainsi, ils ne sont pas ostracisés par Jésus, mais intégrés dans le récit. Dans une histoire qui réintègre un marginal, on verrait mal que Jésus, en même temps, marginalise une part importante de ses accompagnants ! Oui, frère et sœur Contre, Jésus va vous utiliser. Oui frère et sœur Contre, qui croyez depuis longtemps devoir clouer le bec à ceux qui font autour de vous un bruit insupportable, Jésus vous demande de faire du bruit devant Bartimée. C'est le sens du verbe grec utilisé par deux fois au verset 49 : appelez-le (faites un son). Sachez-le, frère et sœur Contre, votre statut d'opposant est réversible. Et c'est la force de ce Dieu, ici en Jésus-Christ, de transformer les opposants en adjuvants.

D'autres lectures sont encore possibles. Voici ce que dit de l'exercice de lecture et d'interprétation de la Bible Max-Allain Chevallier :

Je pense souvent que l'exégète [l'interprète] fait dans son travail une expérience comparable à celle de Jacob la nuit où il voulut passer le gué du Yabboq. On sait que chaque Israélite retrouve dans l'histoire du patriarche, dont le nom fut changé en Israël précisément cette nuit-là, la description de sa propre aventure spirituelle.

Pourquoi l'exégète [l'interprète] ne s'y reconnaîtrait-il pas à son tour ? Lui aussi lutte longuement pour s'ouvrir un chemin et découvre qu'il y va de sa propre vie, car, en se battant avec les textes, c'est bien avec Dieu même qu'il se bat. S'il finit par passer, c'est toujours, hélas, en clopinant et aussi en ayant découvert qu'il ne pourra décidément jamais avoir accès au mystère dernier du nom divin. Il n'empêche que, dans cette aventure, il se découvre mystérieusement béni. Et puis, même de façon indirecte, quelque chose du visage de Dieu lui est bel et bien révélé ».

(M.-A. Chevallier, *Souffle de Dieu. Le Saint-Esprit dans le Nouveau Testament. Volume II. L'apôtre Paul – Les écrits johanniques – L'héritage paulinien – Réflexions finales* (Le Point théologique 54), Paris, Beauchesne, 1990, p. IX.)

Projet sans limite, parce qu'il touche à l'infini. Nous n'en aurons jamais, jamais fini avec la Bible. Parce que derrière les mots se cache le Dieu infini. La lecture et l'interprétation sont paradoxales. Elles peuvent faire un bien immense, en même temps qu'elles font de nous, les lecteurs interprètes, des boiteux. A moins que

tellement en surpoids d'a priori, de traditions et de certitudes, nous soyons empâtés, cloués sur nos sièges que tout mouvement devienne pour nous impossible.

Boiteux comme Bartimée, qui d'un bond se leva vers Jésus après avoir jeté son vêtement... Ce type de boiterie, je prends tout de suite ! C'est même mon ministère : fabricant de boiteux.

Jean-Claude Verrecchia
Newbold College of Higher Education
26 septembre 2017.